

DREYFUS



par

le Capitaine PAUL MARIN

Documents. — Hypothèses
Comptes rendus officiels. — Polémiques de presse
Expertises d'écritures. — L'Affaire Weyl
Campagnes de 1895 -1896 -1897
Intrigues et manœuvres souterraines
Scheurer-Kestner, Monod, Zola, etc., etc.

Nouvelle édition à partir de celle de 1898 à la Librairie Illustrée

Éditions Saint-Remi

– 2019 –



Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
Saint-remi.fr

Préface de l'éditeur

C'est l'annonce de la parution d'un nouveau film *J'accuse* en 2019 par le violeur pédophile Roman Polanski sur l'affaire Dreyfus qui nous a décidé à publier cet excellent livre du capitaine Paul Marin. En effet, nous voulions donner au lecteur l'accès aux sources historiques de cet affaire, face aux mensonges qui ne manqueront pas d'être véhiculés par ce misérable cinéaste corrupteur des bonnes mœurs, protégé par ses coreligionnaires fortunés.

Alfred Dreyfus, d'origine **israélite**, était d'une famille qui ne manquait ni de ressources ni de relations. Il fut soutenu immédiatement par l'ensemble des forces de gauche (trop heureuses de nuire à l'Armée et à l'Église), par les obédiences maçonniques et par certains protestants influents.

Une chose est certaine : si Alfred Dreyfus n'avait pas été d'origine israélite, personne n'aurait fait attention à un officier accusé d'espionnage au profit de l'Allemagne (ravie pour l'occasion car le service de contre-espionnage français fut alors ruiné)...

Il est effarant de constater qu'un pays entier ait pu se diviser en faveur d'un seul homme et que ces divisions atteignent presque toutes les familles.

Mais ce qui n'a pas été dévoilé, en dehors d'accusations d'espionnage, de frictions entre nationalismes, de passions religieuses exacerbées, ce sont les **raisons profondes** de cette affaire qui a joué le rôle d'un tremblement de terre dans la France de la fin XIX^e - début XX^e siècle.

Les **véritables raisons** de l'Affaire Dreyfus ne se trouvent exposées que dans un seul ouvrage d'un penseur éminent qui fut le maître de Léon de Poncins – le comte polonais **Emmanuel Malynski** – livre intitulé « *Le Triangle et la Croix* »¹, et très précisément son chapitre VII : « *L'Affaire Dreyfus et les*

¹ Toutes les œuvres du comte Emmanuel Malynski ont été rééditées aux éditions Saint-Remi.

enseignements qui en découlent ».

Étant donné son importance – il s’agit d’une analyse exceptionnelle qu’on ne trouvera nulle part ailleurs – nous le reproduisons intégralement en guise de préface :

**L’Affaire Dreyfus
et les Enseignements qui en découlent.²**

« Un des symptômes nouveaux du « progrès toujours en marche » fut la fameuse affaire Dreyfus.

Le fond de cette affaire ne pouvait pas être plus banal.

Un officier de l’armée française inculpé d’avoir livré des documents à une puissance étrangère, l’Allemagne, avait été condamné par un tribunal militaire. Des faits de ce genre arrivent dans tous les pays sans que pour cela on remue ciel et terre. En France, un courant d’opinions se forma pour soutenir que cet officier n’était pas coupable. Cela était tout à fait possible, car aucun dogme d’infaillibilité des tribunaux militaires, pas plus que des tribunaux civils, n’existe encore. Et c’est même pour cela que le code prévoit, pour les uns et pour les autres, les cours d’appel, de révision, de cassation.

Jusqu’ici il n’y avait rien qui sortait de l’ordinaire, mais les choses ne tardèrent pas à se compliquer.

Les défenseurs du capitaine devinrent soudain légion. La France ne devait pas tarder à se diviser en deux camps irréductibles, les dreyfusards et les anti-dreyfusards, nouveaux Guelfes et Gibelins. Et ce fut tout juste si les Français ne se mirent pas à porter des brassards pour que l’on sache tout de suite à quel camp ils appartenaient. Ils se lançaient à la figure les plus injurieuses accusations et des membres de la même famille se querellaient violemment et ne voulaient plus se connaître.

Les uns soutenaient qu’il ne s’agissait pas d’une erreur judiciaire, mais d’un affreux complot tramé par les officiers supérieurs et les généraux de l’état-major afin de perdre cet

² Nous avons publié ce texte présenté par Ernest Larisse dans le n°49 de notre revue *La Voix des Français Catholiques*.

officier uniquement parce qu'il était juif et de mettre à l'abri le vrai coupable qui était chrétien. Les plus véhéments allaient jusqu'à affirmer que le haut commandement n'était que corruption et pourriture, tandis que Dreyfus, sur la tête duquel les chefs responsables accumulaient tous les méfaits en pleine connaissance de cause, était leur bouc émissaire.

Les autres s'opposaient violemment à la révision du procès, appelaient traîtres tous ceux qui n'étaient pas du même avis, parlaient d'un formidable complot israélite et les motifs qu'ils invoquaient étaient tout aussi inexplicables que ceux employés par leurs adversaires.

À l'époque où nous vivons, il est assez naturel qu'il y ait des hommes qui parlent de conspiration judaïque, mais ce qui l'est moins c'est que l'on fasse résider toute cette conspiration dans le fait de savoir si un juif, comme il y en a des millions, est réellement coupable ou non du forfait d'ordre local et occasionnel dont on l'accuse.

L'affaire Dreyfus fut une véritable guerre civile mentale, guerre de la parole et de la plume, à laquelle tout ce que la France comptait d'intelligences et de capacités prit une part active et combative.

Les Dreyfusards défendaient le Droit et la Justice avec majuscule et étaient flétris du nom de Traîtres avec majuscule. Les Anti-Dreyfusards défendaient la Patrie avec majuscule et se voyaient flétris du nom de brutes et de bourreaux.

Mais cette lutte ne se borna pas à la France. L'Europe et l'Amérique se divisèrent en deux camps. À Londres, à Rome, à New-York, on ne pouvait plus parler de Dreyfus, la Victime, – on faisait un grand emploi des majuscules –, sans voir des gens qui semblaient vouloir s'arracher les yeux.

Tout ce qui vivait et pensait sur notre planète était pour ou contre Dreyfus, plus fréquemment pour Dreyfus, qui tout à coup devint une espèce de contradiction pour le monde civilisé. Pour la moitié de la France, l'autre moitié était pourrie et réciproquement ; mais aux yeux des milliers d'étrangers, toute la France était au ban des peuples civilisés pour le crime inexpiable

de tant tarder à réhabiliter l'Innocent par excellence. Un humoriste slave avait proposé spirituellement d'appeler Saint Dreyfus le jour des saints innocents et Dreyfus III le pape Innocent III.

Combien d'innocents n'ont-ils pas été condamné, persécutés, mis à mort, dans tous les temps et dans tous les pays ! Combien y en a-t-il aujourd'hui dans ce cas, sous le régime juif bolchevique où des myriades d'innocents agonisent dans d'infâmes cachots ou ont péri dans les tortures ! Et combien pendant la guerre, combien pendant la paix, combien pendant la Révolution Française, combien toujours et partout, sans provoquer la moindre compassion !

Les hommes, nous ne le savons que trop, sont égoïstes par nature, indifférents pour tout ce qui ne touche pas leurs personnes, leur existence quotidienne ou leurs entourages immédiats, et les plus respectables n'échappent pas à cette règle. Les chevaliers sans peur et sans reproche qui brûlent du désir de briser leur lance pour la veuve et pour l'orphelin, à moins que ce ne soit quelque veuve de milliardaire américain, qui sont prêts à sacrifier, même sur l'autel de la plus authentique innocence, leur repos, leurs relations, leur temps et leur argent, à s'exposer à des attaques et injures et à se jeter bravement dans la mêlée pour des individus qu'ils ne connaissent pas, ou des affaires qui ne les regardent pas, sont infiniment rares sur notre planète. À notre époque de matérialisme intéressé et de veulerie utilitaire, pour ne pas dire de muflerie, ils sont pour ainsi dire inexistants en dehors des ordres monastiques.

Comment expliquer que cette fameuse conscience collective de l'humanité, qui avait dormi du sommeil du juste au temps de Néron, d'Ivan le Terrible, des Anabaptistes et de la Révolution Française, sans que les cris des plus intéressantes victimes soient jamais parvenus à la réveiller se soit manifestée simultanément dans tous les pays pendant les deux dernières années du XIX^e siècle, pour dérober un juif inconnu à la procédure légale et normale qui l'avait condamné ? Et pourquoi s'est-elle exprimée avec cette violence inouïe de fanatisme dans les milieux même les

plus éloignés, les plus étrangers à la politique intérieure de la France et les plus indifférents à ce qui s’y passait ? Le singulier martyr ne possédait pas ce charme poétique qui agit sur les imaginations et stimule les popularités. Il ne ressemblait guère à un héros de roman à moins que ce ne fût d’un roman de son ami Zola.

Comment expliquer encore qu’après cette explosion de la sensibilité collective du genre humain, comparable au miracle d’une nouvelle Pentecôte, le cœur de l’homme moderne ait cessé de nouveau de battre pour les causes nobles et généreuses aussitôt que le Juif avait été acquitté ?

Les massacres des enfants et des femmes arméniens par les Turcs, ceux des missionnaires et des sœurs de charité catholiques par les Chinois le faisaient à peine broncher. Les mouvements de sympathie pour ceux qui souffrent injustement étaient redevenus à peine platoniques et ce fut que treize années plus tard, lorsqu’un autre Juif, plus obscur encore, fut accusé de meurtre rituel en Russie, qu’une nouvelle mobilisation universelle de la conscience du genre humain se fit spontanément dans tous les pays.

Elle devait se rendormir ensuite d’un sommeil plus profond que jamais. Plus rien ne devait la réveiller jusqu’à nos jours, pas même les râles déchirants des millions de femmes et d’enfants, depuis la paysanne jusqu’à l’Impératrice, égorgés dans d’indicibles tourments par les bourreaux juifs de la Russie !

Pour l’observateur impartial des grands symptômes significatifs et de leurs causes, l’affaire Dreyfus, vue sous ce jour, acquiert un intérêt immense.

Que le capitaine de ce nom ait été innocent ou coupable, cela ne nous importe aucunement. Quant au détail du procès qui s’est déroulé dans une paisible ville bretonne, au milieu d’une formidable affluence de correspondants ou de directeurs de journaux et de personnalités en vue de tous les pays accourus là comme pour un événement mondial, nous n’en parlerons même pas.

Ce qui est à retenir de l’affaire Dreyfus et ce que les détails juridiques n’affectent en rien, est le symptôme qui, pour tout être

humain de bonne foi, ne peut avoir d'autre signification que celle qui illustre de la façon la plus plastique la thèse de notre ouvrage.

La leçon qui découle de l'affaire Dreyfus, ou plutôt de la révolution dreyfusienne, car ce fut une vraie révolution mentale qui déborda la France et même l'Europe, est exactement la même que celle de l'affaire Beiliss. Elle est essentiellement pareille à celle qui découle de la Révolution Pan-Européenne de 1848, qui fut à la fois nationaliste et démocratique dans ses manifestations multiples, et judaïque dans la simultanéité de son origine. Et elle est pareille aussi à ces explosions révolutionnaires également pseudo-nationalistes et démocratiques qui se produisent aujourd'hui sur tous les points de l'Afrique et de l'Asie.

La simultanéité des sentiments provoqués et l'identité des attitudes adoptées dans tous les pays à l'occasion du procès Dreyfus, est en tous points comparable à la simultanéité des sentiments et à l'identité des attitudes qui furent adoptées partout à la fois en 1848. Si l'on daigne y réfléchir une minute, cette spontanéité, cette simultanéité et cette uniformité sont simplement merveilleuses.

Lorsqu'on veut les expliquer en affirmant que les mêmes causes produisent toujours et partout les mêmes effets, non seulement on n'explique rien, mais on aggrave immensément toutes les impossibilités d'explications. Si en 1848 les causes furent totalement différentes partout et les effets identiques, dans l'affaire Dreyfus elles se trouvèrent tout bonnement dans une disproportion fantastique par rapport à leurs prétendus effets.

D'après le Talmud, la valeur d'un fils d'Israël dépasse celle de dix mille goyim. La valeur d'Alfred Dreyfus devait dépasser celle de dix millions d'infidèles car l'humanité a toujours su regarder des myriades d'innocents, dont l'innocence n'a jamais fait le moindre doute, subir l'injustice, la persécution et l'arbitraire, sans s'émouvoir ni vibrer comme l'a fait de la façon que nous savons tous lors de cette fameuse affaire.

Loin de fournir l'argument qui expliquerait la simultanéité, la spontanéité, l'uniformité et l'unanimité de l'émotion humaine, les lois de la causalité en éliminent radicalement les derniers vestiges.

Elles nous mettent face à face devant l'absurdité mathématique d'un effet absolument sans cause, car ce qu'on voudrait nous faire accepter comme cause suffisante ne correspond pas et ne suffirait pas à déterminer, dans un monde et au sein d'une humanité tels que nous les connaissons, la millième partie de cet effet.

Il se peut que nous ayons vécu, sans nous en douter de 1897 à 1900 dans une société séraphique pour que le doute au sujet d'une injustice qui aurait pu être commise à l'égard d'un seul être humain – personnellement sans importance, mérite, ni rayonnement d'aucune sorte – ait suffi pour diviser l'humanité en deux camps. Reconnaissons seulement que s'il en était ainsi les procédés ont été fort peu séraphiques.

On a abondamment et inlassablement parlé de Justice dans la volumineuse littérature du procès Dreyfus. Et de Vérités aussi, avec majuscule naturellement. Ce dont on ne se doute pas c'est que cette ténébreuse affaire a rendu témoignage à une lumineuse vérité qui, évidemment, n'a aucun rapport avec la culpabilité ou la non-culpabilité du Juif qu'on fit venir de l'île du Diable au prix de la paix des hommes sur la terre. Cette vérité que malheureusement on semble ignorer est que l'humanité se partage véritablement en deux camps irréductibles. En temps ordinaire cette irréductibilité est refoulée et en quelque sorte virtuelle, en puissance ; mais pour peu qu'un courant d'un certain caractère se produise dans la masse humaine, il en résulte une opération qui rappelle le processus de l'électrolyse, une désagrégation des composés sociaux ou nationaux et un regroupement des atomes humains libérés selon leurs affinités profondes. Tout ce qui, souvent sans le savoir, a le signe négatif imprimé dans l'inconscient et l'invisible, se rapproche par instinct du pôle négatif. Et tout ce qui, s'en sans douter davantage, a le signe positif, prend ses positions de combat à l'autre extrémité. Entre les deux camps apparaît alors la réalité d'un abîme béant dont on n'a jamais soupçonné l'existence, car les humains occupés à mille besognes journalières, considérations superficielles et sentiments artificiels, ignorent ou croient ignorer la vérité de leurs propres âmes.

La réalisation de cette vérité dans sa plénitude, l'Évangile nous la prédit pour le dernier Jour : « Là ou sera le corps, s'assembleront les aigles ». Oui, mais les vautours et les corbeaux s'assembleront eux aussi autour de l'autre corps, celui d'Israël, dont l'odeur les attirera et les groupera également en une armée. Il n'y aura plus des deux côtés, ni Français, ni Anglais, ni Allemands, ni même les familles réunies. D'un côté seront ceux de la Thèse chrétienne avec toutes les valeurs universelles qui s'y rattachent, de l'autre, dans les mêmes conditions, ceux de l'Antithèse judaïque.

N'est-il pas écrit aussi dans l'Évangile que le Christ, Prince de la Paix, mais également Signe de la Contradiction, a apporté le Glaive sur la terre et que ce Glaive séparera les frères des frères et la fille de sa propre mère ?

Cette division subconsciente, mais néanmoins fondamentale et essentielle du genre humain, est la vérité par excellence de l'histoire ; elle ne se réalisera pleinement qu'à la fin des temps, mais son ombre s'est toujours profilée aux époques troublées pour nous donner un avertissement et nous apprendre à discerner l'essentiel de l'accessoire.

L'affaire Dreyfus fut l'un de ces nombreux avertissements. En dépit de la ridicule futilité du prétexte, un certain regroupement des forces qui ne se croyaient pas adverses s'opéra sans considération des frontières politiques, ni parfois même des barrières sociales et des liens de famille. Plus fort que la voix du sang parla ce que Saint Augustin a qualifié du sang de l'âme dont il entrevoyait une images dans les larmes, car y a-t-il parenté plus profonde que celle des larmes identiques ?

Les Anglais, les Allemands, les Italiens et les Américains se sont divisés à la suite des Français en dreyfusards et antidreyfusards.

Mais voici où se trouve le point capital de la question : les nommés dreyfusards, apparemment intéressés seulement à la réhabilitation judiciaire d'un petit officier juif de l'armée française transformé subitement en un signe de contradiction universel, étaient partout ceux qui avaient des affinités plus ou moins

secrètes avec les principes de la Réforme du seizième siècle, de la Renaissance et de l'Humanisme qui l'avait précédée, de la Révolution française qui l'avait suivie, des mouvements révolutionnaires de 1848 qui avaient parachevé l'œuvre de cette dernière et de la libre pensée et du philosophisme qui l'avait préparée. Tout ce qui avait des attaches matérielles, morales, mentales ou spirituelles avec le capitalisme international, l'égalitarisme démocratique, le modernisme religieux, l'évolutionnisme naturaliste, le civisme laïque, le prétendu humanitarisme socialiste, le nationalisme protestant, et plus particulièrement celui des sectes écossaises et américaines qui s'étaient le plus éloignées de « l'insanité romaine », communiait, comme par instinct, dans Dreyfus.

L'avenir devait nous montrer que ce seraient toujours et partout les mêmes qui, d'une façon plus ou moins avouée, devaient sympathiser avec le bolchevisme et empêcher de toucher à la Russie pour ne pas troubler l'œuvre poursuivie par les Juifs. Ils devaient transformer la guerre mondiale en une guerre pour la démocratie, poser le principe de la paix sans annexions territoriales en lui substituant celui des annexions au moyen de roulements et de virements capitalistes destinés à endetter les nations et à enrichir le Créancier universel. Ce devaient être toujours les mêmes qui partout devaient se faire les champions de certains groupes spécifiques d'idées apparemment indépendantes les unes des autres ; et bien que ces idées agissent séparément sur les plans les plus différents, en réalité elles forment un ensemble où tout est mutuellement solidaire.

Tous, les uns avant, les autres après, ont été comme par hasard les mêmes qui, pour clôturer le dix-neuvième siècle, ont sympathisé avec Dreyfus quand ils ne le défendaient pas avec un sombre fanatisme.

A ceux qui nous accuseraient d'arriver à une conclusion fantaisiste, rien ne serait plus aisé que de répondre avec des statistiques et des listes de noms propres alignés par centaines.

Combien loin sommes-nous du simple procès judiciaire qui s'est déroulé dans la paisible capitale de l'ancienne Bretagne !

Ce n'est pas en l'innocence de Dreyfus mais le Juif que communiait, à travers les frontières et les océans, toute la moitié gauche de l'humanité. Tout ce qui était imprégné d'électricité négative, tout ce qui était consciemment ou inconsciemment dans le monde et dans l'histoire de dénomination subversive, c'est-à-dire juive, se trouvait en opposition – parfois involontaire et automatique – avec la dénomination chrétienne, car au fond il n'y a que ces deux dénominations qui comptent vraiment dans les profondeurs mentales et spirituelles de l'homme. Tout le reste est relativement superficiel et accidentel, bien que l'accident ait parfois une certaine longévité qui nous fait croire, à nous dont la vie est courte, à quelque chose de permanent.

Les Hébreux proprement dits ne sont que le ferment ou le levain très actif de la moitié de l'humanité qui est juive sans le savoir. Aussitôt qu'il y a quelque part un corps en putréfaction, cette putréfaction fût-elle encore légère et sans action sur les autres odorats, les vautours la sentent déjà et se rassemblent ; et ce n'est qu'à cela qu'on peut les différencier des aigles avec lesquels on les confond en temps ordinaire.

Nous appartenons tous à l'une ou à l'autre de ces deux races et bien plus profondément qu'aux races auxquelles nous croyons appartenir à force de nous l'entendre inculquer depuis le berceau. Mais la plupart du temps nous ne le savons pas nous-mêmes jusqu'au jour où une brusque secousse vient nous révéler la profonde vérité enfouie dans nos âmes sous une couche épaisse de matière d'alluvion.

Il y a des événements dans l'histoire qui sont comme des jugements de Salomon où la mère se trahit par l'amour de l'enfant. La voix de ce sang, qui est plus essentiel et plus subtil que celui qui coule dans les veines, trahit la véritable dénomination de l'homme et lui assigne sa vraie place, de l'un ou de l'autre côté de l'unique tranchée qui divise le monde, depuis le Golgotha, comme une ligne de partage des eaux, en un versant de droit où tout aboutit au Christ et en un versant de gauche où tout aboutit au Déicide.

Lorsque le juge de Rennes prononçait les paroles « accusé

levez-vous », c'était Israël qui se levait, non Dreyfus qui n'intéressait ni les uns ni les autres, Israël et pas seulement ce que nous appelons Israël, mais tout ce versant de l'histoire universelle qui communie dans Israël et, à défaut de la circoncision physique, porte le signe de la circoncision morale.

Julien l'Apostat, Celse et Porphyre, Giordano Bruno et Jean Huss, Luther, Calvin, Jean de Leyde et John Knox, les « Père Pèlerins » qui avaient posé les fondements de la Cité judéo-puritaine dans le Nouveau-Monde, Rousseau, Diderot et Voltaire, tous les chefs d'hérésies, protagonistes de la démocratie, accumulateurs du capitalisme, apôtres du civisme et coryphées du socialisme dans le passé, le présent et l'avenir, Mazzini et Gambetta, Huxley et Renan, les signataires futurs de la Conférence de Paris, et n'oublions pas la trinité régicide Cromwell, Robespierre et Lénine, auraient sans aucun doute, s'ils avaient pu parler à Rennes, plaidé pour l'innocence de Dreyfus. Toutes ces ombres de personnages historiques non-juifs, pris au hasard de la mémoire et qui, sous d'autres rapports, n'ont pas de points de ressemblance et appartiennent aux professions et spécialités les plus diverses, sans se soucier outre mesure de ce que contenaient les dossiers, auraient plaidé cette défense avec la même chaleur communicative qui distingue leurs continuateurs que perpétuent, à travers les générations, les mêmes lignées spirituelles.

Par une singulière ironie des mots, l'Affaire Dreyfus fut, en effet, ce qu'elle prétendait être : la manifestation de la Vérité, de cette Vérité qui mérite d'être entièrement écrite en lettres majuscules, la révélation chez des centaines de milliers d'hommes, naguère baptisés, de la dénomination psychologique profonde qui n'était pas inscrite sur leurs fronts, et qui n'avait rien de commun avec leurs certificats de naissance, mais qui était latente dans leurs cœurs, en des régions que ni leurs proches ni peut-être eux-mêmes n'avaient encore explorées.

Reste une dernière question qui, au premier abord, paraît difficile à résoudre.

Quel intérêt pouvaient avoir les Juifs à faire de cet œuf qu'était

Dreyfus un bœuf, ou plutôt un animal dont les dimensions dépassent celles des mastodontes antédiluviens ? Pourquoi avaient-ils mobilisé toute leur grosse artillerie, alors qu'il ne s'agissait que d'un tout petit gibier ?

Pareil déploiement de ressources et de puissance risquait de nuire à Israël, en éveillant de force l'attention de ses ennemis ou de ses futures victimes, en trahissant précisément ce que toujours, partout et avec tant de soin, il cherche à cacher sous le voile de l'anonymat.

On se demande quels mobiles ont bien pu pousser les Juifs à agir avec tant de vigueur en cette occasion. Il est évident que personne ne s'arrêtera à la supposition que les Juifs aient dépensé tant d'argent rien que pour sauver Dreyfus. Même les pouilleux des bourgades de Pologne se cotisaient. L'effort d'Israël n'a pas été fourni seulement pour les beaux yeux de ce personnage qui n'étaient même pas particulièrement représentatif de leur race, ni pour le triomphe de la justice et de la vérité : leurs procédés habituels ne sont pas caractérisés dans la pratique par ces deux vertus.

On ne peut répondre à ces questions que de la façon suivante :

Les Juifs n'avaient cure de donner l'éveil aux nations chrétiennes. Ils connaissaient mieux que personne, en ayant été les promoteurs intéressés, l'état de torpeur démagogique ou civique, capitaliste ou nationaliste, aboulique et « maboulique » dans lequel étaient plongées **ces malheureuses nations déjà destinées à la boucherie prochaine.** À notre grand regret, nous sommes forcés d'avouer qu'à ce sujet ils ne voyaient que trop juste.

D'autre part, Israël voulait passer en revue ses propres effectifs du front chrétien dans tous les pays appelés civilisés. En stratège avisé il voulait se rendre compte sur quels dévouements, sur quelles forces il pouvait compter en vue de la grande action qui sous ses auspices se dessinait déjà à l'horizon.

Israël préparait en silence la guerre mondiale et la révolution mondiale, laquelle devait commencer en Russie.

Il s'agissait donc pour lui du plus formidable coup de Bourse, non seulement au propre, mais au figuré, dans toute son existence multi-millénaire. **Il comptait en être le seul vainqueur**, comme il l'a été, peut-être dans une plus forte mesure encore qu'il ne l'a été, puisque la révolution n'est pas jusqu'ici totale et qu'il reste encore des « progrès » à faire accomplir à l'humanité.

Pour s'assurer de l'état d'esprit et de la discipline de ses troupes, il n'y a rien de plus naturel qu'il ait voulu faire précéder sa guerre à lui d'une sorte de grandes manœuvres.

Cette guerre, qui devait permettre au peuple élu de vaincre toutes les nations à la fois, de croître immensément en influences, en richesses et en puissance, au sein et aux dépens de toutes les nations, sans avoir combattu contre aucune tout en ayant l'air d'avoir combattu avec chacune, n'était évidemment pas une guerre semblable aux autres et elle exigeait une stratégie d'une espèce toute particulière.

Il fallait que la toile d'araignée qui entoure le monde fût en bon état et que tous les fils de commande agissent promptement et impeccablement. Il fallait créer artificiellement les besoins qu'Israël peut satisfaire aussi onéreusement pour les autres qu'avantageusement pour lui et les états d'esprit conformes à ses aspirations.

Si, comme c'est extrêmement probable, pour ne pas dire certain, l'affaire Dreyfus fut **une répétition générale de la capacité de mobilisation des forces d'Israël et de leur fonctionnement coordonné**, elle dut certainement démontrer que tout marchait à merveille et que l'engrenage était prêt pour la grande épreuve d'où devait sortir la réalisation des prophéties, telles qu'elles sont interprétées par les rabbins.

Israël n'est pas un producteur, c'est un parasite, tout le monde le sait. Mais il produit deux articles qui lui suffisent **pour asservir le monde : l'Argent et les idées.**

L'argent employé à de nombreux procédés de propagande et de publicité réussit à imprimer les idées dans les cerveaux plastiques, les transforme en opinions et finit par former ce qu'on appelle l'opinion publique. Tout le secret de l'omnipotence juive

réside là.

Il ne faut pas croire que la majorité des nommés dreyfusards, ou de leurs adversaires, étaient des fripouilles. Les uns et les autres étaient de braves gens qui avaient l'opinion de leur journal et de leur entourage, lequel lisait les mêmes journaux et fréquentait les mêmes spectacles.

Pour qu'un homme moyen prenne à cœur le malheur d'autrui, frémissse d'indignation contre l'opprimeur et de pitié attendrie pour l'opprimé, il faut qu'on lui mette en tête qui est l'opprimeur et qui est l'opprimé, de manière à ce qu'il n'ait aucun doute à cet égard. Mais pour transformer cette impression objective en émotion subjective et ensuite en passion délirante, il faudra mettre cet homme dans un état tel qu'il pourrait voir autour de lui les plus criantes injustices sans y faire attention parce qu'il n'aurait plus d'yeux ni d'oreilles que pour une seule injustice et de place dans le cœur que pour une seule indignation et pour une seule pitié, **celle qui intéresse le Juif.**

Les preuves abondent. Lorsqu'en 1914, les Allemands, après avoir violé la frontière belge en dépit du droit international, commirent un certain nombre d'abus graves, ce fait fut suffisant pour que la majorité des Anglais acceptât avec enthousiasme une guerre qui devait leur coûter plusieurs millions d'hommes et leur imposer des privations sans nombre. Aujourd'hui encore beaucoup d'« hommes de la rue » croient fermement que la violation de la neutralité belge fut le véritable motif de l'intervention anglaise et continuent à penser que la justice exigeait qu'il en fût ainsi, parce qu'on leur avait mis cela dans la tête.

Lorsqu'en 1917, les bolcheviks ont commis des atrocités mille fois plus grandes que celles des Allemands, lorsqu'ils ont saccagé l'Ambassade britannique, foulé aux pieds le drapeau et pendu à la porte l'attaché naval, il n'y eut, dans tout le Royaume-Uni, qu'une seule voix pour proposer à l'égard de la Bolchevie ce qui avait été fait à l'égard de l'Allemagne en 1914. Cette voix fut celle d'un étranger, la mienne. L'opinion publique l'accueillit presque avec indignation, parce qu'elle n'avait pas été travaillée à propos, parce

qu'on bourrait les crânes dans une direction diamétralement contraire, dans celle de la démocratie qui devait applaudir à la chute du tsarisme et accepter avec joie toutes ses conséquences, même les plus révoltantes et les plus préjudiciables à la dignité et à l'intérêt de l'Angleterre.

La Belgique aurait pu être vingt fois plus héroïque et plus martyre, si l'intervention de l'Angleterre n'avait pas été expédiente pour ceux qui créent l'opinion publique, personne n'aurait eu l'idée de lui venir en aide. En Angleterre, ni sur le continent, personne non plus n'a eu l'idée d'intervenir en Russie dont nul n'ignore les véritables tortures qu'elle endure depuis dix années. Ceux qui façonnent l'opinion publique produisent à volonté l'indifférence et l'apathie qui vont jusqu'au plus glacial égoïsme, l'indignation et la pitié qui atteignent la passion délirante, sans aucun rapport avec la réalité des choses et en proportion seulement avec la représentation qu'ils en donnent et l'intérêt qu'ils ont à faire de telles campagnes.

Des exemples comme la Belgique et la Russie, on en trouverait facilement beaucoup. La guerre et plus encore la conférence de la paix qui l'a suivie en fourmillent. Nous n'en parlerons pas maintenant car ces exemples auront leur place ailleurs. Ce qu'il est permis de dire dès maintenant, c'est que la victoire du Juif, **seul véritable vainqueur de toutes les nations**, est due à une série de faits de ce genre.

C'est en cela qu'a consisté sa guerre spécifique à lui. Il est certain que la répétition générale, et les grandes manœuvres qui l'ont précédée ont dû voir le même caractère.

Elles devaient nécessairement consister dans une épreuve cruciale de la placidité, de la crédulité, de la docilité et de la suggestibilité des masses humaines par rapport à ce qu'il plaît au Juif de leur faire croire, sentir, vouloir, aimer ou haïr. Elles devaient démontrer que les peuples souverains pleurent aussitôt que le Juif leur dit : pleurez ; qu'ils se passionnent aussitôt qu'il leur dit : passionnez-vous ; qu'ils tuent aussitôt qu'il dit : tuez, et qu'ils laisseront tuer et même se laisseront tuer, aussitôt qu'il dira : laissez tuer, ou laissez-vous tuer. Et c'est ainsi que les

masses exaltent le criminel s'il leur affirme qu'il est innocent et lapident l'innocent s'il le leur signale comme coupable.

L'affaire Dreyfus a été en réalité une épreuve de ce genre.

Nous vivons dans un monde où il n'y a pas une personne sur vingt qui n'ait été l'auteur ou la victime d'une injustice. La justice y est tellement exceptionnelle que l'Évangile et l'Église n'honorent du nom de justes que les plus grands saints. L'humanité est tellement habituée à ne voir que l'injustice partout, qu'elle a depuis longtemps cessé de s'en indigner. Autrement elle serait toujours dans un état d'indignation aiguë. Cependant c'est dans ce monde qu'il a plu au Juif de dire à l'homme pour éprouver son obéissance : « indigne-toi et révolte-toi même si tu dois perdre ta tranquillité ; sois prêt à tout briser, les liens de ta patrie et de la famille, ta propre existence si c'est nécessaire, ***parce qu'une seule injustice a été commise à l'égard d'un seul homme*** ». Dans ces conditions, on aurait pu s'attendre à voir l'homme répondre : « je m'en f.... ». Mais l'homme s'est bien gardé de répondre irrévérencieusement à Sa Majesté le Juif et il a bien voulu se révolter, tout briser, patrie, famille, lui-même plutôt que de laisser commettre cette seule injustice au milieu de tant d'autres auxquelles il ne faisait même pas attention.

Cet Homme dont nous parlons, ce n'était pas un seul homme spécialement choisi pour la circonstance et particulièrement suggestible, c'étaient des millions d'hommes habitant tous les pays, qui parlaient toutes les langues, riches et pauvres, intellectuels et illettrés, qui, pendant plus d'une année, avaient pensé à Dreyfus autant qu'à leur pain quotidien et qu'à l'avenir de leurs enfants.

Voilà ce que le Juif, quand son intérêt ou ses aspirations sont en jeu, sait faire de l'Homme ! De l'Homme dont nous connaissons l'égoïsme féroce et l'indifférence à peine déguisée pour tout ce qui ne touche pas à son petit ou à son grand jardin particulier !

Après une semblable épreuve du métal ou plutôt de l'argile humaine, le Juif pouvait être sûr de sa guerre et de sa

paix. Il savait que désormais, aux yeux des hommes, lorsqu'il dirait blanc ce serait blanc et lorsqu'il dirait noir ce serait noir. Aux intelligents, aux malins, on leur « graisserait la patte » et quant aux récalcitrants, avec l'appui de la majorité, on les tournerait en dérision et on les montrerait du doigt.

Le Juif n'avait plus à attendre, il pouvait agir.

Les Français se trompaient quand ils voyaient dans l'affaire Dreyfus une manœuvre spécialement dirigée contre leur pays par une puissance étrangère hostile. Ils pensaient ainsi, parce qu'à l'étranger les dreyfusards étaient plus nombreux que les anti-dreyfusards, tandis qu'en France la proportion était plutôt inverse. C'était pourtant tout naturel et cela ne venait nullement d'une hostilité de ces pays contre la France. Le levain de la mentalité dreyfusarde était fomenté par les juifs qui habitaient tous les pays et s'employaient à cet effet avec la même activité qu'en France, tandis que les éléments ethniques de ces pays ne pouvaient pas avoir les mêmes raisons que les Français à s'employer aussi activement à la combattre ; aussi à force d'en avoir plein les oreilles et sans entrer dans trop de détails, ils étaient plutôt enclins à la subir.

L'affaire Dreyfus n'était française que parce que les juges étaient Français, et l'inculpé, citoyen français. En réalité, elle était internationale et passionnait sur les bords de la Tamise, de la Sprée ou de l'Hudson-River, presque autant que sur ceux de la Seine. L'Affaire Dreyfus ne visait pas plus spécialement la France que l'Angleterre, l'Italie ou la Russie ; elle visait certaines classes et clans en France, de même que ce qui leur correspondait dans les autres pays. Elle était un chapitre de la lutte sur le plan vertical, non horizontal.

A notre avis, c'étaient encore les juifs qui, pour dégager leur responsabilité, éveillaient chez les Français une sorte de manie de la persécution à l'égard des autres nations. Ils leur faisaient imputer cette lamentable affaire à des intrigues internationales politiques, dans l'acceptation ordinaire de ce mot, et dirigées contre la France en tant que nation politique par d'autres nations, quand

elle n'était due qu'à des manœuvres internationales qui émanaient des milieux occultes, maçonniques et capitalistes.

Rien de plus naturel cependant que l'Affaire Dreyfus s'étant passée sur le sol français, y ait provoqué des revirements et des perturbations intérieures. Nécessairement, cette action devait amener une réaction. Elle se manifesta par l'érection d'un front nationaliste qui avait été ébauché déjà lors de l'incident du général Boulanger.

Lorsque dans les réunions politiques les nouveaux hommes de gauche entonnaient l'Internationale et la Carmagnole, ceux qui se croyaient bien pensants manifestaient leurs sentiments en chantant de toutes leurs forces... la **Marseillaise** (!), l'hymne créé lors de la Révolution Française, lorsque les aristocrates étaient envoyés à la lanterne ! Les arrière-petits-fils des guillotiné reprenaient avec enthousiasme les couplets. Symbole sans importance en soi, mais vraiment symptomatique. Le grand public ne se rendait pas compte du bond qu'avait fait le « progrès humain ». Comme les Juifs devaient se frotter les mains et rire lorsqu'on les huait aux accents de la Marseillaise !

En France, à cette époque, la droite proprement dite n'existait pour ainsi dire plus. Les noms historiques, ceux qu'on appelle les gens du monde, avaient presque complètement disparu sur les listes électorales. Les quelques derniers Mohicans se trouvaient dans la diplomatie et la cavalerie. La bourgeoisie tout court, non pas la vieille, bonne et parfois illustre bourgeoisie, régnait en maîtresse partout. Cette classe tirait ses origines et ses gloires de la Révolution Française, pour l'esprit de laquelle elle professait une tendresse toute filiale. C'est là que pour elle commençait l'histoire de France et c'est tout juste si elle ne faisait pas commencer le deuxième siècle de la nouvelle ère avec l'exposition de 1889. Tout ce qui avait existé avant ne comptait pas, c'était superstition, persécution et barbarie. Pour cette classe la seule grande bataille de l'histoire de France était la prise de la Bastille, jour où les roturiers auraient gagné, à ce qu'il paraît, leurs éperons de chevaliers sans peur et sans reproche. C'était l'apothéose grotesque de l'épicier qui se pavane et gesticule devant l'assiette

CHAPITRE QUATRIÈME

QUATRIÈME ARTICLE DE DRUMONT : « LES JUIFS DANS L'ARMÉE ». —
CINQUIÈME ARTICLE DE ROCHEFORT : « TRAHISON PARTOUT »..... 100

CHAPITRE CINQUIÈME

ROCHEFORT PROTÈGE LE GÉNÉRAL MERCIER : « LES COULISSES DE
LA TRAHISON ». — ARTICLE PROPHÉTIQUE DE CASSAGNAC SUR LE
HUIS-CLOS. — INTERVIEW DU GÉNÉRAL MERCIER. — ARTICLE
MAGISTRAL DE CASSAGNAC SUR LES ATTACHÉS MILITAIRES. —
SECONDE INTERVIEW DU GÉNÉRAL MERCIER. — DÉMENTI. —
RÉPLIQUE AU DÉMENTI..... 105

CHAPITRE SIXIÈME

NOUVEAUX ARTICLES DE CASSAGNAC : « LUMIÈRE OU TÉNÈBRES »,
« UN SOUS-BOULANGER ». — ASSAUT DE DRUMONT CONTRE SES
ADVERSAIRES : LES LETTRES DU GÉNÉRAL LADVOCAT, AUTOUR D'UN
PROCÈS..... 120

LIVRE TROISIÈME LE PROCÈS DREYFUS..... 132**CHAPITRE PREMIER**

LES QUATRE AUDIENCES DU CHERCHE-MIDI..... 132

CHAPITRE DEUXIÈME

APRÈS LE JUGEMENT. — ARTICLES DE CASSAGNAC ET DE DRUMONT.
— LETTRE DE ROCHEFORT AU CONDAMNÉ..... 157

CHAPITRE TROISIÈME

LA PARADE D'EXÉCUTION..... 161

CHAPITRE QUATRIÈME

LE TRANSFERT DU CONDAMNÉ À L'ÎLE DE RÉ..... 180

**LIVRE QUATRIÈME LES CAMPAGNES EN FAVEUR DE
DREYFUS, EN 1895 ET EN 1896..... 183****CHAPITRE PREMIER**

LE PROCÈS DE LA « NOUVELLE REVUE » ET DE M. WEYL. —
PLAIDOIRIES DE MM. BARET ET DE SAINT-AUBAN..... 183

CHAPITRE DEUXIÈME

BRUITS D'ÉVASION DE DREYFUS. — ARTICLE DE GASTON CALMETTE
DANS LE « FIGARO ». POLÉMIQUES VIOLENTES. — ARTICLE DE
DRUMONT, « DREYFUS ET DEUTZ. » — ARTICLE DE ROCHEFORT..... 200

CHAPITRE TROISIÈME	
RÉVÉLATIONS DE L'« ÉCLAIR » DU 15 SEPTEMBRE 1896 : « LE TRAITRE ». — ARTICLES DE ROCHEFORT : « L'INNOCENT DREYFUS », « LES ANCÊTRES DE DREYFUS ».....	210
CHAPITRE QUATRIÈME	
PREMIÈRE BROCHURE DE BERNARD LAZARE : « LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE DREYFUS ». — RÉVÉLATIONS DU « MATIN » DU 10 NOVEMBRE 1896.....	225
CHAPITRE CINQUIÈME	
INTERPELLATION DE M. ANDRÉ CASTELIN SUR LES INCIDENTS SE RAPPORTANT À L'AFFAIRE DREYFUS.....	235
CHAPITRE SIXIÈME	
ÉPILOGUE DE L'INTERPELLATION CASTELIN. — MÉSAVENTURES DE L'EXPERT TEYSSONNIÈRES. — LES CHANCES D'ÉVASION DE DREYFUS. — NOUVELLE DÉNONCIATION CONTRE WEYL. — PÉTITION DE MADAME DREYFUS À LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — SECONDE ÉDITION DE LA BROCHURE BERNARD LAZARE.....	270
LIVRE CINQUIÈME LA CAMPAGNE ACTUELLE EN FAVEUR DE DREYFUS.....	296
CHAPITRE PREMIER	
GRELOT ATTACHÉ PAR LE « MATIN » — DRUMONT ET ROCHEFORT À LA RESCOUSSE. — OPINION CONTRADICTOIRE DE CASSAGNAC. — NOUVEL ARTICLE DE DRUMONT : « LA CAMPAGNE POUR DREYFUS. » — PORTRAIT PEU FLATTÉ DE SCHEURER-KESTNER.....	296
CHAPITRE DEUXIÈME	
LE SECOND MÉMOIRE DE BERNARD LAZARE. — COMMENT IL PRÉTEND EXPLIQUER LA CONDAMNATION DE DREYFUS. — SPÉCIOSITÉ DE CETTE ARGUMENTATION. — INEXACTITUDE FONDAMENTALE SUR L'ANTISÉMITISME QU'IL IMPUTE AU GÉNÉRAL MERCIER. — ERREURS D'EXPRESSION MANIFESTES.....	313
CHAPITRE TROISIÈME	
LES EXPERTISES EN ÉCRITURES DE CRÉPIEUX-JAMIN ET DE GUSTAVE BRIDIER.....	325
CHAPITRE QUATRIÈME	
EXPERTISES EN ÉCRITURES DE MM. A. DE ROUGEMONT ET PAUL MAURIAUD.....	342

CHAPITRE CINQUIÈME

EXPERTISES EN ÉCRITURES DE MM. DE MARNEFFE, WALTER DE GRAY,
GURRIN, HOLT SCHOOLING ET CARVALHO. 355

CHAPITRE SIXIÈME

CE QUE LE PUBLIC PENSE DE L'ŒUVRE DES EXPERTS. — CRITIQUE
DU RAPPORT BERTILLON. — IGNORANCE DE BERNARD LAZARE DU
CONTENU DU DOSSIER SCHEURER-KESTNER. — SCHEURER
EXPLIQUE SON SILENCE DANS UNE LETTRE À UN AMI..... 363

CHAPITRE SEPTIÈME

DÉNONCIATION DE MATHIEU DREYFUS CONTRE LE COMMANDANT
ESTERHAZY. — DÉCLARATION DU GÉNÉRAL BILLOT. —
COMMENTAIRES DE ROCHEFORT ET DE DELAHAYE. — NOUVEL
ARTICLE DE CASSAGNAC : « UNE AFFAIRE QUI RECOMMENCE. » —
INTERROGATOIRES D'ESTERHAZY PAR LE GÉNÉRAL DE PELLIEUX —
LE LIEUTENANT-COLONEL PICQUART EST MANDÉ À PARIS. —
PERQUISITION MATINALE À SON PIED-À-TERRE PARISIEN..... 370

CHAPITRE HUITIÈME

DÉSARROI DES PARTISANS DE DREYFUS. — LA TOURNURE DE
L'ENQUÊTE PARAÎT FAVORABLE À ESTERHAZY..... 385

CHAPITRE NEUVIÈME

COUP DE THÉÂTRE DES LETTRES PUBLIÉES PAR LE *FIGARO*. —
REPRISE DE L'ENQUÊTE DU GÉNÉRAL DE PELLIEUX. — ARTICLE DE
ROCHEFORT : « LA FLÈCHE DU PARTHE ». — LETTRE DE CASSAGNAC
AU DIRECTEUR DU *FIGARO* — ESTERHAZY DEMANDE À ÊTRE
RENOVYÉ DEVANT UN CONSEIL DE GUERRE. — ARTICLE DE
ROCHEFORT : « UN TRAQUENARD ». — ARTICLE DE DRUMONT..... 389

CHAPITRE DIXIÈME

LES DÉBATS DU 4 DÉCEMBRE 1897 SUR L'AFFAIRE DREYFUS, AU
PALAIS-BOURBON..... 407

CHAPITRE ONZIÈME

ÉPILOGUE DES DÉBATS PARLEMENTAIRES DU 4 DÉCEMBRE 1897. —
ARTICLE DE ROCHEFORT : « POUR ET CONTRE ». — ARTICLE DE
CASSAGNAC : « AUX JUIFS ». 448